

appuyé sur la pédale de frein. La Citroën a continué sur sa lancée, a dérapé. L'arrière de la voiture est parti dans la neige. Jacques a tenté d'accélérer en contre-braquant. Les roues ont patiné.

Trop tard ! Le camion fou a traversé la route. La voiture a été prise sur le flanc. La tôle s'est tordue. Le réservoir a crevé. L'essence s'est enflammée. En une seconde la voiture et le camion sont devenus des torches. Les conducteurs n'ont pas eu le temps de s'échapper...

==*=*=*=

À la maternité, Agnès souffrait sur la table de travail. Les heures s'écoulaient ; elle endurait le froid, le manque de tendresse. Elle n'arrivait pas à mettre au monde la chair de sa chair. Ses cris n'émouvaient pas le sergent-major en jupons. Félicité la regardait souffrir avec la joie inavouée de celles qui ne peuvent avoir d'enfants. On aurait presque pu l'entendre penser : *"Puisque tu y as pris plaisir, jolie garce ; eh bien souffre maintenant"*.

Agnès avait un goût de sang dans la bouche. Des images venaient la torturer pendant qu'on lui demandait de pousser. Le visage de sa belle-sœur Séverine se superposait à la sage-femme. Les images tourbillonnaient : sa mère, Jacques, la guerre, les tortures, le camp de la mort... Visions suivies par d'autres scènes de cauchemar : La voiture, des flammes, des flammes...

Dans un demi-évanouissement, elle a entendu la sage-femme :

– Bravo Madame, vous avez de magnifiques enfants, un garçon et une fille. Ils ne sont pas bien gros, mais ils sont bien portants. Nous allons vous ramener à votre chambre pour que vous vous reposiez. Nous vous amènerons vos enfants demain pour que vous puissiez les voir.

Agnès s'est affolée. Elle voulait parler, mais les mots refusaient de s'échapper de ses lèvres : *"Mes enfants, je veux les garder près de moi, où est Jacques, où est leur père ? Rendez-moi mes enfants."*

==*=*=*=

Le lendemain matin, elle a émergé de son sommeil agité. À tâtons, elle a cherché la sonnette. Convulsivement, elle a appuyé sur le bouton blanc et glacial, une fois, deux fois. Elle tremblait, impatiente.

Enfin, la réglementaire Félicité est apparue. Avec un soupir de soulagement, Agnès s'est laissée retomber sur l'oreiller. Elle était rassurée de voir quelqu'un, même si c'était le dragon de service ! Dans un souffle, elle a interrogé :

– Mon enfant, mes enfants, mon mari ? J'ai dormi ? Combien de temps ?

Froidement Félicité a répondu :

– Bonjour, Madame, nous vous avons fait une piqûre pour que vous puissiez dormir. Vous avez eu du mal à accoucher. J'ai cru que nous allions vous faire une césarienne. Vos enfants se portent bien, vous avez un garçon et une fille. Avez-vous choisi un prénom que nous puissions les déclarer à l'état civil ?

– Colin, Aude... Où est mon mari ? Donnez-moi mes enfants que je les allaite !

– Vos enfants ont pris leurs premiers biberons, nous nous en occupons. Vous pouvez vous reposer. Quant à votre mari, nous n'arrivons pas à le joindre. Comme tous les hommes, il doit arroser sa paternité avec des copains. À tout hasard, nous avons prévenu le docteur Lenglet.

>> Maintenant prenez ce cachet, ordonna l'infirmière en lui tendant un verre d'eau.

Rompue, Agnès n'eut même pas la force de protester, elle ouvrit la bouche, avala le comprimé amer. Une pensée traversa son esprit avant qu'elle sombre dans un sommeil agité : "*Pourquoi Jacques m'a-t-il abandonnée ? Où sont mes enfants ?*".

====*==*

À son réveil, Agnès a eu la surprise de voir le docteur Lenglet à son chevet :

– Docteur que je suis contente de vous voir ! Où est Jacques ? Où sont mes enfants ? Louis répondez-moi !

Le Docteur embrassa tendrement la jeune mère sur le front. Discrètement, il appuyait sur la sonnette. L'infirmière s'est ruée dans la chambre :

– Vous avez appelé Docteur ?

– Oui, allez me chercher Aude et Colin, que leur mère puisse les embrasser.

Agnès était ravie à l'idée de voir enfin ses enfants. Machinalement, elle a voulu se faire belle pour eux. Elle a fait bouffer ses cheveux, elle s'est redressée dans son lit. Avec des gestes doux, le Docteur a arrangé l'oreiller. Avant qu'ils aient le temps de reparler, les deux bébés étaient là, posés dans les bras de leur mère. C'étaient deux adorables poupons identiques, tout de blanc vêtu. Leurs yeux bleus s'ouvraient sur un monde déconcertant.

Tout amour, leur mère était heureuse de pouvoir enfin les serrer sur son cœur :

– Qui est Colin, qui est Aude. Qu'ils sont mignons !

Agnès a regardé son ami, désireuse de lui faire partager sa joie :

– N'est-ce pas qu'ils sont mignons ? Répondez-moi Louis ! Vous avez l'air préoccupé, mes enfants ne sont pas malades ?

Le docteur Lenglet a remué négativement la tête, son cœur était lourd. Il ne savait pas comment annoncer la mauvaise nouvelle.

– Louis, si mes bébés vont bien, c'est que vous me cachez quelque chose. Dites-moi pourquoi Jacques ne vient pas me voir. Est-il retenu au tissage ?

– Jacques n'est pas parvenu jusqu'à l'usine...

– Dites-moi Louis, il n'a pas disparu ?

Le Docteur a hoché négativement la tête, les yeux pleins de larmes.

Agnès s'est assise dans le lit, les deux enfants dans les bras. Les

yeux exorbités, elle a presque crié :

– Mon Jacques a eu un accident !

Le Docteur a approuvé de la tête. Il a dégluti, n'arrivant toujours pas à parler.

Agnès a repris son calme. Serrant les jumeaux contre elle, elle a interrogé, presque maternellement :

– Jacques est ici, à l'hôpital, ce n'est pas trop grave ? Je peux aller le voir dans sa chambre et lui montrer nos enfants ?

– Vous savez Agnès que j'aimais Jacques comme un fils.

– Vous aimiez... Vous en parlez au passé ! Ce n'est pas possible ?

– Malheureusement, si c'est possible... Un accident idiot... Il n'a pas eu le temps de souffrir.

– Louis, je veux le voir. Où est-il ?

– Agnès, j'en ai parlé avec votre médecin-accoucheur, nous sommes tous les deux du même avis. Il faut que vous restiez à vous reposer pendant huit jours. Nous ne voulons pas que vous ayez un choc en voyant son corps. D'ailleurs, j'ai déjà contacté les pompes funèbres, le cercueil doit être fermé à l'heure qu'il est.

– Vous voulez que je reste ici pendant que vous me le subtilisez ! Je veux rester avec lui ! Je veux l'accompagner au cimetière !

Le Docteur a appuyé rapidement sur la sonnette pour appeler l'infirmière. Avec des gestes affectueux, il a enlevé les deux bébés des bras de leur mère. Agnès l'a regardé agir, effarée, l'air hagard.

Félicité est entrée, une seringue à la main. Pour une fois, elle compatissait à la souffrance d'une de ses patientes. Elle s'est penchée sur Agnès et lui a murmuré gentiment :

– Pour vos enfants, il faut dormir. Il faut reprendre des forces.

La seringue a disparu dans le bras. Les yeux d'Agnès se sont fermés.

– Madame, demanda le docteur. Promettez-moi de la laisser

dormir le plus longtemps possible. Je repasserais dès que je pourrais.

– Oui, Docteur. Comment puis-je l'aider à surmonter ce choc ?

– Il n'y a que le Temps pour atténuer son chagrin. Veillez à ce qu'elle puisse prendre soin de ses enfants. Il ne lui reste plus qu'eux à aimer.

====*==*==*

Assourdi par le manteau de neige, le glas sonnait lugubrement au-dessus du village.

La grande grille de fer forgé du cimetière était ouverte à deux battants. Le corbillard menait Jacques Rambotte vers sa dernière demeure. Derrière le curé et les enfants de chœur, Séverine et le docteur Lenglet menaient le convoi funèbre. Agnès dormait toujours à la maternité, à quelques mètres de ses enfants, assommée par la mauvaise nouvelle et par les somnifères.

Comme pour le repas d'accueil chez Séverine, le maire, le notaire, étaient présents. Le tissage était représenté par Monsieur Maheu en personne. Joseph Avresac, toujours dévoué, se tenait servilement près de lui. Paul, Marinette, les ouvriers, suivaient le convoi. Ils étaient attristés par cette disparition subite. Ils commençaient à aimer leur directeur si efficace, si aimable, si innovateur, si...

====*==*==*

Après l'enterrement, Monsieur Maheu a demandé à Joseph Avresac de le suivre dans le bureau. Il s'est assis dans le fauteuil directorial laissant Joseph debout.

Laissant passer un silence lourd, il décida de l'avenir de bien des gens :

– Monsieur Avresac, nous venons de subir une grande perte. Monsieur Rambotte était un directeur jeune, énergique, compétent. En ces temps de reprise et d'efforts, il a su insuffler

l'énergie nécessaire à toute l'entreprise. Grâce à son dynamisme, à sa façon de gérer le personnel, il a permis à cette unité d'atteindre les meilleurs rendements du groupe.

>> Je sais que vous avez les compétences nécessaires pour tenir cette unité. Si je ne vous avais pas donné ce poste, c'est parce que je pensais que vous manquiez d'envergure. On m'a rapporté les mesquineries que vous vous êtes amusé à faire à Monsieur Rambotte lors de son arrivée. Je dois reconnaître que vous n'avez pas persévéré dans cette voie et que vous avez pleinement collaboré avec votre directeur par la suite.

>> Jacques m'a toujours parlé en bien de vous. C'est pour cela, qu'aujourd'hui je vais vous donner votre chance. Vous êtes nommé Directeur du Tissage Maheu de Sanson. Bien entendu, si vous veniez à me décevoir dans les mois qui viennent, je me verrais obligé de me passer de vos services.

>> J'allais oublier : veuillez laisser l'usage du "Château" à Madame Rambotte, le temps qu'elle prenne ses dispositions. Ensuite seulement vous pourrez en prendre possession.

>> Si elle vous demande un emploi, je compte sur vous pour la satisfaire.

ensuite faire une sieste, la plupart entameraient une deuxième journée de travail. Dans ce pays d'agriculture, les collines étaient émaillées de petites exploitations agricoles, quelques champs, souvent une vache, rarement plusieurs. Les tisserands avaient besoin de leur paye pour compléter le faible revenu de leurs minuscules fermes.

En arrivant chez Séverine, Agnès avait l'appétit aiguisé par l'activité. Le vélo rangé, elle a volé embrasser ses jumeaux. Aude et Colin se différenciaient à ses yeux. Elle aimait trouver leur pur amour dans leur regard. Elle pensait : "*Vivement qu'ils puissent dire "Maman", me rendre mes baisers !*"

Sur la cuisinière, un faitout de fonte noire conservait son repas au chaud. La Mamie est restée à côté d'elle pendant qu'elle mangeait. Elle lui posait question sur question. Elle était curieuse de savoir à quoi ressemblait ce monde du travail qu'elle ne connaissait que par la masse imposante de l'usine, là-bas à l'autre bout du village.

====*==*

Oubliée dans son travail, Agnès avait perdu la notion des jours dans le rythme régulier. Tôt levée, tard couchée, elle assumait ses doubles journées sans vraiment prendre conscience que ses enfants grandissaient.

Les semaines ressemblaient aux semaines. Levée à quatre heures, rentrée après treize heures, les après-midi passaient vite entre les enfants, les bêtes, les champs, les lessives, la traite du soir. La semaine suivante, levée à six heures, elle trayait les vaches, versait le lait chaud dans les bidons, sortait le fumier, changeait la paille. Ensuite seulement, elle montait faire sa toilette et donner le petit-déjeuner de ses poupons.

Très vite, cette enfant de la ville était devenue une bonne paysanne.

Séverine était ravie de la laisser accomplir mille tâches

quotidiennes : mettre les lourds bidons de lait au bord du chemin pour le ramassage, scier les bûches pour le feu, baratter le beurre, faire les fromages. Ou se tuer au travail pour les tâches saisonnières : désherber le jardin, conduire les chevaux devant la charrue, retourner le foin, rentrer la moisson, faire la vendange.

La patronne appréciait les congés payés, ainsi Agnès ne perdait plus de temps pour aller au tissage, elle se consacrait aux récoltes.

Les seuls moments de repos étaient ceux maternellement passés à prendre soin de Colin et d'Aude. Les enfants poussaient trop vite, leur mère ne pouvait assister à tous les moments importants. En rentrant du tissage ou des champs, Agnès voyait la Mamie se précipiter vers elle :

– Les enfants viennent de dire "Mamie", tu te rends compte, ils me reconnaissent !

Et, Agnès a attendu impatiemment quelques jours de plus avant qu'ils disent "Maman". Ce qu'elle a appris en rentrant, fourbue, alors que les jumeaux dormaient déjà.

Un long sanglot l'a secouée le jour où elle a vu les enfants tituber sur leurs petites jambes dans leur parc. Ils avaient fait leurs premiers pas, sans elle !

" *Jacques, mon Jacques !* " Le seul moment qu'il lui restait pour retrouver ses souvenirs était la messe. Agenouillée sur le prie-Dieu, entre Mamie et Séverine, elle pouvait enfin se laisser aller à évoquer son pauvre disparu : " *Excuse-moi de ne pas passer plus de temps à penser à toi. Le soir, je m'écroule littéralement de fatigue. Quelle bêtise d'avoir acheté cette voiture à crédit ! Mon dernier effort, mon dernier plaisir de la journée est d'aller embrasser les enfants. Je ne me rappelle plus ton sourire, la douceur de ta voix, de tes mains. Ô mon Jacques, que j'aimerais que tu sois encore avec moi. Que tu sois avec nous. Que tu voies grandir tes enfants. Comment vais-je expliquer à Aude et à Colin que le monde n'est pas peuplé que de femmes, que leur Papa ne viendra jamais les border ?* "

Tous les dimanches, elle faisait le même douloureux pèlerinage : la tombe de son mari. À quelques centaines de mètres de l'église, le cimetière était un endroit calme, ordonné, fleuri. Elle restait de longues minutes devant la porte du caveau des Rambotte. Les dures aspérités minérales lui évoquaient le froid séjour où dormait sa moitié, seule.

====*==*==*

La solitude d'Agnès n'était pas encore assez complète. Le seul homme bon pour elle s'était éteint. Le seul ami qui lui avait tendu la main, celui qui était près d'elle pour l'aider à surmonter son deuil. L'ami discret qui avait voulu lui donner de l'argent, lui offrir un logement au village. Il était mort, lui aussi.

La tombe de Louis Lenglet, le médecin, était à quelques mètres du caveau. Ce confident qui venait fréquemment la voir, surveiller la croissance de ses enfants, cet ami qui remplaçait presque son père, cet ami avait disparu, définitivement disparu.

L'école.

Les jumeaux grandissaient vite. Ils devenaient de jeunes individus éveillés et remuants. Leurs frimousses espiègles se ressemblaient. On aurait eu du mal à différencier le garçon de la fille. Leurs beaux cheveux cascadaient dans le dos. Seul l'habillement les différençiait, l'un portait une culotte, l'autre une jupe.

Ces deux êtres semblables étaient toujours actifs, pour la plus grande joie et la plus grande peine de Mamie qui se faisait vieille. Comment faire pour tenir prisonniers ces deux petits elfes qui couraient partout, qui ouvraient les placards, qui marchaient sur la queue du paisible chien, qui se cachaient quand on les appelait ? La pauvre Mamie s'essoufflait à les suivre, à les gronder, à les embrasser, à les gaver de bonnes choses.

====*==*

À cinq ans, Colin vécut son plus grand chagrin. Il perdit une partie de sa personnalité, de son enfance.

Pendant que leur mère était au travail, Séverine décida que ce n'était pas beau pour un garçon d'avoir les cheveux longs. D'un geste preste, elle a attrapé le garçonnet et l'a assis à califourchon sur une chaise. Colin ne connaissait pas ce nouveau jeu, mais

d'instinct il a refusé de se soumettre. Il s'est débattu, a poussé des cris angoissés. Affolée, Aude tournait autour d'eux, ne sachant que faire. Tremblante, la Mamie tendait une serviette que Séverine a nouée autour du cou du jeune sacrifié.

Tenu d'une main ferme, le buste de Colin restait collé au dossier de la chaise pendant que les ciseaux crissaient. Les belles mèches tombaient, couvrant le sol d'une triste moisson. Rapidement, le garçon a senti que toute résistance serait vaine. Il est resté assis, stoïque, les larmes plein les yeux. Sa tante en a profité pour rectifier la coupe, effaçant les échelles, le rendant présentable.

En rentrant du travail, Agnès a vu les deux enfants assis dans la cour. Pour une fois, pas de rires, pas de cris, pas de course folle. Ils avaient l'air penauds. Consolatrice, Aude tenait fraternellement la main de son frère. Il avait les yeux rougis de larmes.

Quand ils se sont levés, la mère a remarqué le sacrilège : la tête de son fils était rasée ! Enfin, pas vraiment... Mais il n'avait plus ses longs cheveux cascadant librement dans le dos.

Elle a laissé tomber son vélo. Elle s'est précipitée vers ses enfants. Elle les a serrés sur son cœur, pleurant avec eux sur ce sacrifice imposé à son fils en son absence.

Amèrement, elle se fit des reproches : *" C'est vrai qu'il aurait fallu le faire un jour ou l'autre. Il fallait le sortir de la petite enfance ! Je n'en aurai pas eu le courage, mais n'aurait-on pas pu attendre encore un peu ? Et pourquoi le faire en mon absence ? Sans me prévenir ? Suis-je digne d'être leur mère ? "*

==*=*=*=*

En grandissant, les jumeaux étaient devenus deux fois plus actifs. Quel plaisir c'était quand ces démons se faisaient gentils, quand ils mettaient la table, allaient chercher de l'eau à la si bonne fontaine, se pressaient pour ranger la vaisselle.

Comment décrire l'affolement de la pauvre veille quand les jumeaux agissaient simultanément, prenant ou repoussant du

même geste. D'un regard, d'une pression du coude, ils se mettaient d'accord pour exprimer leurs opinions sans jamais se contredire.

Quel affolement aussi quand ils échappaient à la surveillance et qu'ils désiraient se rendre utiles ; quand ils cueillaient quelques poignées d'herbe pour les lapins et qu'ils laissaient les cages ouvertes permettant aux lapins de courir dans la cour ; quand ils voulaient enlever les mauvaises herbes du jardin, arrachant les carottes, les radis, laissant la terre à nu.

– Ouf, s'écriait la Mamie, vivement qu'ils aillent à l'école ! Quel dommage que nous ne puissions pas les mettre à la maternelle ! Que je suis folle, ils me manqueraient trop !

====*==*

Les enfants allaient avoir sept ans.

Il fallait faire les démarches pour les inscrire à l'école primaire. Agnès faisait un rapide bilan en descendant au village : *"Que de choses en sept ans ! Pourtant, je dirais presque que c'est hier que je rentrais à la maternité ! Il y a bientôt sept ans que je suis veuve, que je travaille pour payer cette voiture qui m'a pris le meilleur de moi-même : mon Jacques. Presque sept ans que j'élève mes enfants par intérim ; que je les vois à peine chaque jour.*

Maintenant, j'arrive à la fin de mes ennuis, la fin de mes dettes. Il faut que je me reprenne, que je réapprenne à vivre, que je cherche un logement au village. Ou même, pourquoi pas, un autre travail ! "

La salle de la Mairie était pleine de mères venues inscrire leurs enfants.

Madame Rambotte était maintenant connue de tous. Les femmes venaient volontiers discuter avec elle, échangeant quelques recettes, quelques potins.

– Bonjour, Madame Rambotte. Comment vont vos charmants jumeaux, Colin et Aude ? Vous venez les inscrire à l'école ?

– Bien sûr, Madame Aubry. Je compte aussi prendre le car pour les amener samedi au bourg. Je tiens à ce qu'ils aient de jolis vêtements pour leur entrée dans le monde des grands.

– C'est sûr, moi aussi je vais aller faire les vitrines, mais les vêtements des miens seront moins beaux que ceux des vôtres.

– Pourquoi seraient-ils moins beaux, nous allons dans les mêmes boutiques ?

– Ne me faites pas croire cela. Avec votre travail et la ferme, vous avez certainement de quoi. Les Rambotte ont toujours été aisés.

– Ne croyez pas ça Madame Aubry. Séverine me loge et me nourrit en échange de mon travail. Je ne lui demande pas la charité.

– Vous pouvez alors mettre de côté votre paye et les fermages.

– Ma paye m'a servi à payer la Citroën... Et, je n'ai pas de fermage... balbutia Agnès.

– Comment ça pas de fermage ! La Séverine cultive bien les terres de son frère. Elle a eu les bâtiments en héritage, lui a eu les plus belles terres. Plus d'un paysan du coin tuerait pour en d'avoir d'aussi bonnes.

Agnès a vacillé devant ces informations imprévues. Elle n'avait jamais cherché à savoir à quoi correspondaient les parcelles sur l'acte que Maître Roucousse lui avait fait signer ! Elle a cru que la voisine exagérait :

– Belles peut-être, mais il y en a peu ?

– Vous voulez rire, vous êtes un aussi beau parti que cette Séverine, un peu moins riche, mais beaucoup plus jolie.

– Un peu moins riche ! Que valent donc les terres de Jacques ?

– Exactement, je ne sais pas, mais cela représente une valeur supérieure à la plupart des terres des petites fermes de la région.

– J'aurais droit à des fermages là-dessus ?

– Le notaire ne vous l'a pas dit à la succession ! Que la Séverine vous le cache passe encore, mais un notaire !

La commère était lancée. Toutes les médisances en profitaient pour remonter :

– La Séverine est dure au gain, une avaricieuse. Alors ! Si je comprends bien, elle vous fait travailler comme une esclave sans

À l'étable, Colin arriva juste à temps pour prendre la fourche et jeter d'autres ennemis dans les oubliettes par la trappe. Là, au-dessous sa sœur lui criait :

– Ça suffit, il y en a assez. Tu viens ! Il faut aller faire nos devoirs.

Joue contre joue, les jumeaux s'appliquaient en tirant la langue. Ils avaient la chance d'avoir une table dans leur chambre pour travailler au calme. Leurs petits voisins travaillaient dans leur cuisine, seul point éclairé – et chauffé en hiver – tout le temps perturbé par la mère en train de cuisiner et par les petits frères qui jouaient.

Que c'était difficile d'aligner les lignes d'écriture sous la lumière de la lampe à pétrole ! Au village, la fée électricité était déjà arrivée. Ici, Séverine trouvait le prix de l'installation encore trop élevé. L'EDF devait installer plusieurs centaines de mètres de poteaux, mais la dépense annoncée serait moindre, vu que le coût serait partagé par les voisins situés plus haut. Ils en rembourseraient une partie.

Séverine allait demander l'installation. Elle n'était pas vraiment avare, plutôt économe. Elle attendait simplement pour voir si le jeu en valait la chandelle ! Elle voulait d'abord constater les changements survenus chez voisins plus modernes : lumière, machine à laver, concasseuse...

Tout ce que regrettait la radine, c'est que le ruisseau n'ait pas assez de débit pour avoir sa propre centrale électrique.

Les devoirs n'étaient pas encore finis quand Séverine est arrivée, rouge de colère :

– Où est passé mon bâton ! Je l'avais laissé près de la porte. J'en ai besoin pour vous activer à moins que vous ne préfériez le martinet. Vous n'avez pas encore fini vos devoirs, l'heure du repas est passée. Dans un quart d'heure, j'éteins la lampe et vous dormirez.

Un quart d'heure après, la voix de l'ogresse faisait à nouveau

sursauter les malheureux enfants. Colin, qui avait déjà fini ses devoirs, bondit pour aller aux toilettes dans la cour. Ce soir, il n'essaiera pas de lire les morceaux de journaux coupés en quatre, il se dépêchait pour éviter la fessée !

En remontant, il a été rattrapé par Séverine dans l'escalier :

– Ah tu es enfin prêt ! Tu vas pouvoir dormir, mets-toi vite au lit. Dis à Aude de descendre, je remonterai avec elle pour éteindre les lumières.

De retour dans la chambre, Colin transmet le message à sa sœur :

– Descends vite ! La tante te demande ! Ce n'est pas la peine de l'énerver davantage.

En quelques mouvements rapides, il s'est dévêtu, il a enfilé sa chemise sa nuit et s'est glissé dans le lit. Dans la maison, les chaleurs du printemps n'avaient pas encore chassé les frimas de l'hiver. La couche était fraîche. Colin s'est roulé en boule dans le lit, complètement caché, le temps de se réchauffer. Comme tous les soirs, il espérait qu'une main affectueuse allait le découvrir, lui dire un mot tendre, lui donner un baiser maternel.

Aude courut se soulager dans la cabane au-dessus de la fosse. Puis, elle a galopé rejoindre son frère. Une grosse main l'a happée dans le couloir :

– Viens par ici, petite Aude. Tu es bien la plus gentille. Comme tu as bien fait ton travail et tes devoirs, je veux bien que tu viennes partager un morceau de chocolat avec moi au coin du feu.

Obéissante, Aude suivit, un instant tentée par la gourmandise. Elle prit le morceau de chocolat, en grignota un peu, délicatement, comme elle avait vu les lapins le faire.

– Et Colin, je peux lui donner un peu de chocolat ?

– Non, ton frère est puni. Mange, c'est tout pour toi, murmura la gentille tante d'une voix douce. Et si tu en veux plus, la tablette n'est pas finie.

Aude tenait le morceau de chocolat devant elle, avec autant de respect que Monsieur le Curé avec l'ostensoir.

– Tante Séverine, tu ne veux pas que j'en monte un morceau à Colin ?

Tante Séverine, les yeux pleins d'amour pour sa nièce, hocha négativement la tête. Avec affection, elle prit Aude dans ses bras et affirma d'une voix suave :

– Non, les bonnes choses ne sont pas faites pour un garçon turbulent. Tu es une belle petite fille, cela me fait plaisir que tu restes un moment avec moi.

Aude s'est laissée aller à ce moment de tendresse. Elle ressentait avec bonheur la pression des bras autour d'elle, le souffle d'un baiser sur sa nuque, la chaude odeur féminine, presque maternelle.

Au bout de quelques secondes, elle a affirmé avec une petite voix rauque :

– Si Colin n'a pas de chocolat, je n'en veux pas non plus.

– Tu n'en veux pas, rugit la douce tante redevenant dragon. Eh bien laisse-le, ingrate. Monte-te coucher, je viens éteindre.

Légère, Aude s'était déjà enfuie.

Machinalement Séverine a pris le morceau de chocolat et elle le rongea. Le refus de sa nièce l'avait blessée. Elle ruminait l'affront : *" Comment cette enfant peut-elle me refuser quelque chose après tout ce que je fais pour elle et son garnement de frère ? Il va falloir que je le mate celui-là avant qu'il ne devienne comme tous les hommes ! "*

Dans la chambre, Aude s'est rapidement glissée dans le deuxième lit. Elle était paniquée à l'idée d'être découverte encore debout. La grande main de Séverine était souvent caressante pour elle, mais ses fesses se rappelaient encore certaines colères.

Enfouie sous les draps, elle demanda à voix basse :

– Colin, tu dors ?

De dessous les draps, une autre petite voix a répondu :

– Non, pourquoi ? La lumière n'est pas encore éteinte ?

– Non, mais la tante va monter d'une minute à l'autre. Tu sais, Maman me manque...

Le pas lourd de Séverine leur a imposé le silence. Le bruit de pas augmentait. Les planches grinçaient, craquaient. Elle se rapprochait de la porte. Les jumeaux se glissèrent encore plus au fond de leurs lits, inquiets et apeurés.

Ce que les enfants ne savaient pas c'est que Séverine venait de repenser à sa mère. Sa mère venait l'embrasser au lit, elle prenait quelquefois le temps de bavarder avec elle au chaud sous la couverture. Des minutes rares et précieuses, trop rares.

Toute émue par ces souvenirs qu'elle croyait à jamais enfouis, Séverine est entrée dans la chambre avec un sourire maternel :

– Bonsoir, mes enfants, sortez vite vos têtes du lit que je puisse vous faire une bise.

Dociles, les enfants ont rabattu la couverture, juste au-dessous du nez, des questions plein les yeux. Colin ne comprenait pas le changement de comportement. Bien sûr, il préférerait une tante affectueuse, mais ces derniers temps, il s'était plutôt attendu à recevoir des taloches.

La tante s'est approchée d'Aude. Elle a posé son lourd postérieur sur le lit qui en a gémi d'indignation. La moustache de Séverine tremblait d'émotion :

– Je me doute que votre Maman vous manque, les enfants. Est-ce que vous voulez bien que je vienne tous les soirs pour bavarder avec vous ?

Aude s'est redressée dans le lit, pleine d'une joyeuse espérance. Colin, plus circonspect, dégagea complètement sa tête.

Lentement cette nouvelle idée pénétra l'esprit des enfants :
"Votre tante vous aime !"

Vengeance

Le lendemain, toute la nature leur semblait un univers de bonheur, de joie, d'amour. Sur le chemin de l'école, les Rambotte racontèrent leur bonne aventure aux enfants Bergeron. Les yeux brillants, ils commentaient :

– Tu te rends compte ! Hier soir, Tante Séverine est venue nous embrasser au lit. Elle était toute gentille. Comme c'est bon ! Bien sûr, elle ne remplacera jamais Maman. Ce matin, elle est venue nous réveiller avec un sourire aux lèvres, puis elle est restée avec nous, pendant que nous déjeunions. Et, elle a marché avec nous jusqu'au croisement en portant notre gamelle. Tu te rends compte ! À part Maman, personne n'était venu avec nous à l'école !

À midi, après l'école, Mademoiselle Fourlie, la maîtresse d'école des petites filles, rencontra Monsieur Barrion, le maître d'école des petits garçons. Ils ont fait quelques pas ensemble, car ils n'habitaient pas loin l'un de l'autre.

Le sujet de la discussion les occupait tellement qu'ils sont restés sur le trottoir. Derrière sa fenêtre, Madame Barrion attendait nerveusement que son époux daigne venir déguster sa cuisine au lieu de regarder cette jeune pimbêche dans les yeux.

– Est-ce que vous avez constaté, Mademoiselle Fourlie,

combien le petit Rambotte a été exemplaire aujourd'hui ?

– Tiens, c'est bizarre, la petite Aude aussi. Elle est toujours gentille et travailleuse, mais cette fois elle a été un exemple pour toute la classe.

– Et le petit Colin, donc ! Vous l'auriez vu s'appliquer avec sa plume sergent-major, pas un pâté. Et puis, pas une bêtise, pas un rire dans mon dos. À la récréation, il n'a pas essayé une seule fois de se bagarrer. Il était le premier à se mettre en rang quand la cloche a sonné.

– Êtes-vous sûr que l'on ne nous les a pas changés ?

Une fenêtre s'ouvrit violemment, empêchant Monsieur Barrion d'entendre la réponse. Sa plaisante épouse en bigoudis apparut et grinça :

– Tu peux rester sur le trottoir si tu veux ! Je te lance les haricots un par un ou à la louche ?

Un bref instant, le maître d'école est resté immobile. Puis il s'est précipité sur la porte d'entrée, se cognant le front dans sa précipitation.

En constatant sa hâte craintive, Mademoiselle Fourlie porta la main à la bouche pour étouffer un petit rire. Prudente, elle mit toutefois quelques pas entre elle et la mégère, pensant : "*Sait-on jamais, si elle voulait me forcer à manger ses haricots ? D'après les problèmes de digestion de Barrion, ils ne doivent pas être bien cuits.*"

====*==*==*

Une nouvelle vie commençait pour Colin et Aude. Bien sûr, il y avait toujours autant de travail à la ferme. Comme tous les enfants des environs, les jumeaux devaient participer aux mille travaux de la ferme, dans la mesure de leurs aptitudes. Ils aimaient cependant se rendre utiles, faire comme les grands.

Les enfants avaient demandé et obtenu un morceau de jardin, leur jardin. Il était situé au fond du grand potager clos d'un haut mur de pierre. Leur petite parcelle, loin des bâtiments, leur

semblait un petit paradis.

Ils avaient construit une cabane de l'autre côté du mur. Ils se dépêchaient de faire leurs corvées pour aller y jouer.

La hutte avait été construite avec la complicité de Lucas dans les broussailles et les orties de l'autre côté de la clôture. Quelques planches étaient clouées entre quatre arbres. Le toit était fait de vieilles tôles. Quelques caisses remplaçaient le mobilier.

Pour d'aller à leur baraque, ils avaient agrandi un trou dans le mur. Ils pouvaient discrètement passer du jardin à leur terrain de jeu. Le trou était bien caché derrière un grand pied de roses sauvages. Personne d'autre que les enfants et Lucas n'en connaissaient l'existence.

L'été approchait, lourd d'orages. Cet après-midi-là, Séverine traînait sa masse avec rage en appelant Colin à tue-tête.

Elle avait trouvé Aude jouant paisiblement à la poupée après avoir nourri les lapins, mais Colin avait disparu.

Tout à l'heure, sa tante lui avait patiemment montré comment désherber les carottes, limitant le travail aux premières rangées. Elle avait pris la précaution de séparer les jumeaux pour qu'en s'amusant, ils ne sabotent pas ce travail délicat. Aude avait bien fait son travail, mais ce chenapan de Colin avait arraché les vertes fanes de carottes avec les mauvaises herbes. Deux rangées entières des précieuses racines manquaient.

Comment les choses s'étaient-elles passées ? Colin avait bien commencé à arracher patiemment les mauvaises herbes pour que ces légumes puissent profiter. Mais ce travail minutieux ennuyait l'enfant, au bout d'une éternité, il avait décidé qu'il fallait industrialiser le travail, augmenter le rendement.

Ingénieux, le petit Colin décida qu'une binette, adroitement maniée, suffisait pour couper toutes les mauvaises herbes qui poussaient le long des plants serrés de jeunes carottes. Au début, tout allait bien, la binette tranchait adroitement les herbes parasites. Le rang de carottes se détachait joliment sur la terre

binée.

Mais l'attention se dispersait, le bras se fit lourd. Traîtreusement, la binette se mit à manquer de précision coupant les bonnes et les mauvaises plantes. Les envahisseurs avaient compliqué la chose. Des milliers de petits hommes venaient troubler le travail d'extermination. Des espions s'infiltraient dans les rangs. Il fallait activer le mouvement. Les coups pleuvaient, détruisant la plantation.

Arrivé au bout de la dernière rangée, Colin s'était arrêté, satisfait. Le travail était terminé, il allait pouvoir aller ranger la binette et jouer dans sa baraque.

S'il avait jeté un dernier regard sur le jardin, il aurait constaté qu'il n'y avait plus que de la terre nue !

Profitant du temps gagné, le garçon s'était réfugié dans la cabane pour reprendre leurs jeux. Le dernier en cours était l'habillage de la poupée de sa sœur. Gentiment, il a pris les ciseaux et taillé une jolie robe en attendant sa jumelle.

Aux cris de sa tante, il arrêta de jouer. Il repassa le trou dans le mur, traversa le potager, la cour et répondit :

– Je suis là.

Un rugissement le cueillit, escamotant son sourire :

– Où étais-tu petit vaurien, cela fait une heure que je t'appelle ?

Tu veux me faire mourir ?

Sans attendre ses excuses, Séverine attrapa Colin par l'oreille et le traîna dans le potager.

– Où sont mes carottes ?

Colin regarda stupéfait. Il était surpris de voir la longue rangée de terre dénudée, couverte d'un hachis d'herbes et de fanes de carottes en train de sécher.

Un sentiment d'horreur l'envahit en voyant sa tante sortir un martinet de la poche de son tablier. Le court manche disparaissait dans la large main, les lanières de cuir sifflaient déjà de façon sinistre.

– Ah, tu détruis mes légumes. Ah, tu ne fais pas attention à ce

que tu fais. Ah, tu vas voir !

L'autre main attrapa le garçonnet au col pendant que les lanières s'attaquaient traîtreusement aux cuisses nues qui dépassaient de la culotte courte. Les coups de martinetes tombaient : un, deux, trois, quatre !

Colin cria de surprise au premier coup. Ensuite, il serra les dents, frémissant de tout de son corps à chaque nouveau coup de martinet, attendant la fin de la torture.

Aude implorait :

– Tante ne lui fait pas de mal, c'est pas sa faute, il n'a rien fait ! S'il te plaît.

Séverine baissa le regard sur le petit bout de chou qui la suppliait, les yeux dilatés de frayeur. Reprenant ses esprits, elle maîtrisa son accès de violence. D'une bourrade, elle repoussa Colin, remit le martinet dans sa poche. Grommelant, elle s'éloigna :

– Garnement. À la prochaine bêtise, je te mettrai en pension. Tu ne perds rien pour attendre.

Sans attendre le départ de la tante, Aude se précipita. Elle inspecta les cuisses zébrées de rouge. Le mal n'était pas trop grave, seulement superficiel, juste de quoi rendre la marche douloureuse.

Elle saisit la main de son frère et l'entraîna à travers le potager. Ils traversèrent le trou dans le mur ; et, dans leur cabane, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, pleurant à chaudes larmes.

La crise de larmes passée, les jumeaux chuchotèrent longuement : comment éloigner d'eux la menace de cet engin redoutable qui striait leur tendre chair ? Devaient-ils prendre au sérieux cette menace de mise en pension ? Ils n'avaient que neuf ans, mais ils se doutaient bien que la pension était une chose horrible. Ils ne voulaient surtout pas qu'on les sépare !

Comme tous les enfants, leur bon cœur parlait en premier. Si Séverine avait été méchante avec eux, c'était parce qu'ils avaient fait une grosse bêtise. La punition était sûrement méritée.

– Et puis, ajouta Aude. Tante ne peut pas cesser de nous aimer comme cela. Tu as bien vu qu'elle a arrêté de te fouetter quand je lui ai demandé. Il faut tout faire pour lui faire plaisir !

Elle bondit sur ses pieds.

– Colin, nous sommes en retard pour l'herbe des lapins. Viens vite.

Les deux feux follets étaient vite dans les chemins, à cueillir l'herbe pour nourrir les lapins. Les yeux encore rouges de larmes, ils riaient déjà en s'amusant à faire bondir des sauterelles ou à taquiner des fourmis.

====*==*==*

Quelques jours ont passé, calmes. Colin ne sentait plus la morsure du martinet sur ses cuisses. Séverine marmonnait un peu en le voyant ; était-ce par colère ou par honte ?

Apparemment, la tante les aimait toujours, elle les embrassait pour leur souhaiter une bonne nuit.

En rangeant la cuisine, Aude a trouvé, par hasard, l'affreux martinet. Elle a tourné et retourné l'instrument de torture dans ses mains. Il était très vieux, le manche de bois était tout poli. Quelques lanières de cuir manquaient, d'autres étaient plus courtes.

La fillette est restée immobile, ne sachant qu'en faire...

Colin est entré. Il annonçait gaiement :

– Aude ; nous pouvons aller jouer. J'ai fini mon travail ... Que tiens-tu ? Tiens, on dirait le martinet !

Aude le cacha derrière son dos :

– Il faut que je le remette à sa place avant que tante s'en aperçoive. Il ne faut pas la mettre en colère.

Colin bondit autour d'elle, tout excité. D'un geste vif, il lui arracha le martinet. Puis, joueur, il fouettait l'espace, prenant plaisir à entendre les lanières griffer l'air.

– Non, non. Je n'ai pas envie de le rendre. Tante ne s'apercevra pas de sa disparition. Si nous sommes gentils, elle n'en aura plus